

L'historicisme accorde que le but idéal de l'Histoire est le complet accomplissement, la réalisation, le triomphe de la Raison, qui est liberté, harmonie suprême. Mais la Raison n'est pas quelque chose d'indivisible qui se réalise tout d'un coup, ou qui ne se réalise pas, elle est au contraire une faculté, une puissance qui se réalise peu à peu, se déployant par degrés de perfection croissante dont la série constitue un chemin ascendant et progressif. On ne peut sauter aucun de ces degrés : chacun d'eux est nécessaire et bon en son temps et lieu. Le degré supérieur n'est pas la négation et la suppression totale du degré inférieur ; il nie et repousse ce dernier, pour ce qu'il y a en lui d'imparfait, mais il l'absorbe et le conserve en ce qu'il a de bon et d'estimable. L'Histoire est l'ascension pénible et lente, mais certaine et continue de l'irrationalité à la Raison, de la servitude de la nature à la liberté de l'Esprit. Chaque époque historique représente un progrès sur la précédente, et chacune a du bon, parce que chacune est l'œuvre de la Raison. La Raison digne de ce nom se distingue de l'utopie et de la rêverie seulement par ceci : l'utopie s'épuise dans le particulier et reste sans conséquences sérieuses et durables ; au contraire, la Raison universelle s'incarne dans toute une époque historique, l'engendre, la remplit et la pénètre. L'Histoire, le passé, la tradition, le fait, deviennent ainsi le critérium qui distingue la Raison de ce qui prétend l'être et qui ne l'est pas.

C'est donc le triomphe de la Raison, mais en même temps c'est le respect du passé, des institutions, des traditions, de l'Histoire, œuvre et incarnation de la Raison. Progrès, oui, mais par degrés, et dans l'ordre, de manière que rien ne se perde des acquisitions des générations éteintes. Révolution, mais, en même temps conservation, en un mot réforme. Le Réformisme est la praxis politique dont la bourgeoisie, sans renier le principe révolutionnaire d'où elle est sortie, se sert pour le rendre pratiquement inoffensif. Le Réformisme est l'application de cette même intuition du monde et de la vie dont l'Historicisme est la théorie. Voilà pourquoi c'est le XIX^e siècle et non un des précédents, qui a été le siècle du Progrès, de l'Evolution, de l'Histoire.

La double interprétation de Hegel

« Tout ce qui est réel est rationnel ; tout ce qui est rationnel est réel », la célèbre formule hegelienne résume avec une concision lapidaire la nouvelle conception que la bourgeoisie révolutionnaire, devenue conservatrice, substitue à l'antihistoricisme révolutionnaire du XVIII^e siècle. Mais semblable à tout l'historicisme dont elle est la déclaration solennelle, la formule hegelienne est équivoque, et suivant qu'on la calque sur le réel, ou sur l'idéal, elle prend un aspect totalement différent. La calque-t-on sur l'idéal, alors le réel est seulement ce que la Raison a engendré, en quoi elle se reconnaît comme dans une chose produite par elle. C'est donc la Raison qui juge en dernier appel la réalité du fait et la justifie ou la condamne. La formule alors est révolutionnaire. — Si on la calque sur le réel, le rationnel n'est pas ce qu'un Tel se plaît à appeler ainsi, mais seulement ce en quoi la Raison de l'humanité entière est descendue, et s'est incarnée. C'est l'Histoire, la tradition, la réalité de fait qui, en dernière analyse, justifie ou condamne les plans et les programmes de l'individu. La formule alors est conservatrice. Cette formule en main, Katkoff fait l'apologie du czarisme.

La valeur et la signification intime de la formule se trouvent dans cette dualité de sens ; mais cette dualité ne peut être maintenue que si la bourgeoisie sans craindre une offense essentielle à sa domination sur les classes, concède au prolétariat, une partie de ce qu'il demande et ne s'oppose plus à son élévation graduelle. Mais au fur et à mesure qu'à la réalité de fait de l'Etat bourgeois, le prolétariat ira opposant les exigences toujours croissantes et toujours plus radicales de la Raison, la bourgeoisie aux critiques de la Raison opposera toujours un peu plus les objections de l'état de fait. Plus le prolétariat se développe et s'enhardit, plus sa critique s'accroît dans un sens révolutionnaire, plus l'Historicisme, en principe progressiste et réformiste, c'est-à-dire révolutionnaire et conservateur à la fois, glisse fatalement vers le conservatisme pur et simple. Il est caractéristique que parmi les premiers champions de l'Historicisme, il y ait les politiciens anglais, les théocrates français, les jurisconsultes allemands du commencement du XIX^e siècle, défenseurs du Moyen-Age, du féodalisme, de l'absolutisme monarchique et papal, ennemis implacables de la Révolution française. Au *jusnaturalisme* de celle-ci, ils opposent la conception de l'Histoire considérée comme une lente et graduelle ascension.

L'esprit conservateur

Pour les fondateurs de l'école (Herder, Fichte, Schelling, Hegel) la Raison est force ou puissance, elle ne demeure ni stérile, ni abstraite, elle engendre et produit la réalité. Mais elle ne s'épuise pas dans la réalité ainsi produite, elle la dépasse et va plus loin. Au fur et à mesure que dans l'Historicisme, l'esprit conservateur prend le dessus sur l'âme révolutionnaire, toujours davantage l'Historicisme s'attache à l'état de fait, toujours un peu plus, les tentatives, les efforts, les critiques dirigés partiellement ou totalement pour le nier, lui semblent des abstractions, marque de cerveau antihistorique. Si ce qui est, est, cela veut dire que c'est bien, et qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Violence, révolte, révolution, tout cela est abstraitivisme et antihistoricisme. Le vrai progrès consiste dans l'accumulation lente, mais sûre, des petites améliorations, des petites réformes. Certes, l'Histoire ne s'arrête jamais, mais sa marche n'est vraiment fructueuse que lorsqu'elle est lente, si lente qu'elle n'est pas perceptible. L'histoire humaine est conçue comme un processus semblable à la croissance insensible d'une plante ou d'un animal, comme un processus biologique. Etant donné que les révoltes, les révolutions, les violences dérivent de l'opposition de la Raison, à la réalité de fait, l'Historicisme finit toujours pas prendre, de plus en plus, la Raison en horreur. Il la bannit, représentant le progrès historique comme un développement inconscient, que l'intrusion de la Raison, qui est, elle, conscience, réflexion, volonté, ne peut que troubler et ruiner. De là l'importance donnée à la langue, aux traditions, aux coutumes, aux mythes, aux légendes, aux chants populaires, à tout ce qui est ingénu, primitif, inconscient, qui grandit peu à peu sans le savoir et sans le vouloir ; de là la haine de l'effort, de la volonté, de la réflexion humaine, de l'énergie individuelle et consciente dans l'Histoire. L'Historicisme se jette finalement dans l'Evolutionisme positiviste qui conçoit l'Histoire comme un processus de détermination de l'homme par l'ambiance et d'adaptation de l'homme à l'ambiance

naturelle et spirituelle. Adaptation, c'est-à-dire non plus dépassement, mais assimilation de l'esprit à la réalité de fait. Dans l'Evolutionisme, l'Historicisme révèle son âme conservatrice et, en effet, il représente la philosophie de tous les démocrates et réformistes, de tous les apostats, de tous les traitres du socialisme révolutionnaire.

Mais avec la guerre mondiale, les contradictions monstrueuses que la société capitaliste couvait dans son sein, et qu'elle avait réussi, tant bien que mal, sinon à concilier, du moins à dissimuler, éclatent à la lumière, évidentes, indéniables, épouvantables. Les masses en acquièrent nettement la conscience ; armées du principe de la Raison, elles condamnent la société capitaliste comme une société de désordre et d'iniquité. La lutte des classes arrive à un point de fureur et d'exaspération si violent qu'il ne s'agit plus de réformes particulières, mais du principe même de la société bourgeoise, que les uns nient et que les autres défendent avec acharnement. Entre le fait et l'idéal, entre l'Histoire et la Raison, entre ce qui est et ce qui doit être, éclate une opposition ouverte, résolue, féroce. Les positions moyennes sont impossibles. On est de ce côté, ou on est de l'autre. On défend l'état de fait, ou on veut sa destruction. On est conservateur ou révolutionnaire. *Tertium non datur*. (Il n'y a pas de moyen terme).

Les conditions de vie où elle fleurissait lui faisaient défaut, la mentalité historiciste décline. Vis-à-vis de la société bourgeoise, le prolétariat prendra la même attitude qu'avait prise la société bourgeoise en face de la société féodale ; il la condamne et la repousse en bloc. Sa mentalité est, et doit être nécessairement antihistorique, mythique, apocalyptique : mentalité faite pour l'action, ou pour l'abstention (celle-ci est aussi action à sa manière) et non pour la compréhension. Menacée dans sa vie même, la bourgeoisie s'attache à l'état de fait et le défend de toutes ses forces ; ainsi fit-elle pendant la guerre. Elle met au service de l'état nationaliste et démocratique sa culture, qui se transforme en une arme de défense. Fatalement, il doit en être ainsi ; mais il est aussi naturel que pour une semblable culture qui, pour avoir trop compris ce qui fut, est devenue tout à fait inapte à comprendre ce qui se fait, le prolétariat n'ait que haine et mépris et qu'il descende sur la place, comme il arrive en Russie, au cri de « A bas l'intelligence ! »

Avec le déclin des partis moyens de la démocratie, du réformisme, de la petite bourgeoisie, décline aussi l'intuition historiciste du monde et de la vie. Ce n'est pas le hasard qui place, en politique, le dernier champion de l'historicisme en Italie, Giovanni Gentile, parmi les conservateurs les plus résolus. Comme toujours, toutes les fois que l'esprit fait un effort pour dissoudre la réalité existante et lui en substitue une autre, les deux réalités en lutte ne se comprennent, ni ne s'aiment, elles se haïssent et se nient avec fureur. Nous sommes entrés dans un âge essentiellement antihistoriciste, d'où germera une nouvelle intuition du monde et de la vie, correspondante à la nouvelle réalité sociale qui se sera créée.

Que sera-t-elle ? C'est le secret de l'avenir. Moi qui écris, j'appartiens à la génération de l'exode qui, laissant derrière elle l'Egypte, terre de prospérité, mais aussi d'oppression, marche péniblement à travers le désert, enveloppée par la nuée obscure et tonnante du devenir de l'Histoire. Cette génération n'a pour se guider et la pré-

céder dans la voie terrifiante, que la colonne de fumée et de feu qui la conduit vers une terre promise et inconnue dont seuls ses fils connaîtront les rives.

ADRIANO TILGHER.

(Traduit de l'italien par Mme Sylvaire).

N. D. L. R. — Clarté a encore un format trop restreint pour comporter une « tribune ouverte ». C'est pourquoi elle préfère épuiser, autant que possible, les polémiques avant la parution de chaque étude, afin de présenter à ses lecteurs des ensembles d'articles où la cohésion instinctive des écrivains révolutionnaires se manifeste jusqu'au bout dans la concordance de leurs idées et de leurs conclusions. La portée philosophique de l'étude de Tilgher nous a conduits à faire exception. Mais nous devons ici affirmer que l'analyse très juste de la révolution idéologique réalisée par la bourgeoisie au XVIII^e siècle nous semble avoir imposé à l'auteur une vision arbitraire de la nouvelle révolution — prolétarienne. Il est absolument faux que la révolution russe se soit accomplie au cri de « A bas l'intelligence ! ». C'est une simple supposition erronée, qui est venue à l'esprit de Tilgher parce qu'il a cru que les caractères de la Révolution bourgeoise de 89 étaient ceux de toute révolution en général.

Cette illusion s'explique parce qu'il parle de la Raison bourgeoise et de la Raison prolétarienne comme s'il s'agissait d'un seul et même principe théorique incarné successivement dans l'action de classes différentes. Or il n'y a pas de Raison immuable, éternelle, toujours identique, planant au-dessus des peuples et des siècles. Le principe de Raison, comme toutes les idées, est un mot auquel l'existence physique et sociale des hommes qui le pensent confère un sens déterminé, lequel change si cette expérience physique et sociale vient elle-même à changer. C'est pourquoi le mot Raison, dans une sentence de Condorcet ou dans une formule de Lénine, n'a plus qu'une identité strictement verbale — celle qui induit en erreur Tilgher.

La bourgeoisie du XVIII^e siècle ne s'élevait au pouvoir que par l'accroissement des forces économiques, lequel réclamait la rupture de l'ancien ordre social traditionnel et religieux. L'opposition sociale au XVIII^e siècle avait donc pour expression une opposition entre une Raison abstraite (parce qu'elle correspondait à l'économie capitaliste qui est concrètement anarchique et ne semble rationnelle que dans les résultats généraux de son essor initial) et l'organisation sociale existante où rien ne correspondait au nouveau pouvoir économique : donc négation du fait au nom d'une Raison théorique, antihistoricisme.

La révolution prolétarienne apparaît, au contraire, comme la conclusion d'un mouvement économique actuellement existant et dont le régime bourgeois n'est qu'une phase initiale. L'opposition sociale actuelle ne se traduit donc aucunement par une négation de l'Histoire au nom du principe de Raison, ni par une négation de l'intelligence, sous prétexte qu'elle est embourgeoisée. La révolution prolétarienne, au contraire, se caractérise sous les espèces du marxisme, par une intelligence historique supérieure, révélant les vices mortels de la classe bourgeoise. En même temps, elle donne à la Raison un sens plus riche que jamais en y synthétisant l'ordre physique, économique et social qui est l'expérience humaine quotidienne dans une société de travailleurs.

C'est ce que Tilgher enseignerait probablement lui-même s'il suivait jusqu'au bout non seulement la descendance réactionnaire de la philosophie hégélienne, mais sa descendance révolutionnaire, qui fut Marx, et qui se poursuit dans l'œuvre de la III^e Internationale.

S'il y a donc crise d'un historicisme, c'est une crise spontanée de l'historicisme bourgeois, comme l'explique notre éditorial.